The background of the cover is a textured, painterly illustration of a mountain landscape. In the foreground, a person wearing a heavy, dark brown jacket and a fur-lined hood stands with their back to the viewer, looking out over a valley. The valley contains a small wooden cabin and is filled with tall, golden-brown grasses. In the distance, there are large, rugged mountains under a sky with soft, colorful clouds in shades of orange, yellow, and blue. The overall style is reminiscent of a watercolor or oil painting.

gil
adamson

le fils de
la veuve

Traduit de l'anglais (Canada)
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné



LE FILS DE LA VEUVE / GIL ADAMSON

1917. William Moreland, ancien détrousseur de grands chemins, n'est plus que l'ombre de lui-même. Brisé par la mort de sa femme, Mary Boulton – celle qu'on appelait autrefois « la Veuve » – et harassé par des années de cavale, il ressurgit à la frontière du Montana, prêt à tout sacrifier pour assurer l'avenir de son fils, Jack. Le jeune orphelin vit comme un animal en cage dans une lugubre demeure, sous la férule à la fois bienveillante et inflexible de Sœur Beatrice. Du haut de ses douze ans, Jack n'a qu'un seul désir : tel son père, fuir à son tour, et trouver refuge dans la vieille cabane familiale tapie dans les bois. Au risque de déclencher une traque folle pour le retrouver.

Avec cette étonnante saga familiale, qui tient à la fois de la tragédie faulknérienne et de *La Nuit du chasseur*, Gil Adamson nous entraîne dans les paysages rudes et majestueux des Rocheuses, au cœur d'un grand Ouest bouleversé de fond en comble à l'aube du XX^e siècle. Ce vaste roman aux accents westerns, porté par une prose flamboyante et par le souffle de l'aventure, met en scène des personnages inoubliables, animés par l'énergie du désespoir et de l'amour filial.

Gil Adamson, née en 1961, est romancière, nouvelliste et poète. Son premier roman, *La Veuve*, publié chez Christian Bourgois éditeur en 2009 puis chez 10/18 par la suite, a été un grand succès critique et public, couronné notamment par le Drummer's General Award et le Dashiell Hammett Prize, qui l'a tout de suite imposée comme l'une des nouvelles voix les plus prometteuses de la littérature anglophone au Canada. Elle vit à Toronto.

Traduit de l'anglais (Canada) par Lori Saint-Martin et Paul Gagné.

À propos du précédent roman de Gil Adamson, *La Veuve* : « Un western tragique, féminin, fascinant, somptueusement écrit, impossible à lâcher. »

Le Point

LE FILS DE LA VEUVE

De la même autrice
chez Christian Bourgois éditeur

LA VEUVE

À L'AIDE JACQUES COUSTEAU

GIL ADAMSON

LE FILS DE LA VEUVE

Traduit de l'anglais (Canada)
par Lori SAINT-MARTIN et Paul GAGNÉ

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

Titre original :
Ridgerunner

© Gil Adamson 2020

© Éditions du Boréal, 2021,
pour la traduction française et publication au Canada

© Christian Bourgois éditeur, 2022,
pour la publication en langue française hors Canada

ISBN : 9782267046496

*J'ai perdu mon chemin.
L'eau dans l'eau est tombée.*

James Wright,
« The Assigination »

PREMIÈRE PARTIE

Sans carte

Un

William Moreland poursuivait sa route vers le sud. Quand la lune brillait, il marchait toute la nuit, pataugeant dans l'herbe sèche de la plaine. Il était seul et transportait sur son dos la totalité de ses maigres possessions. C'était le mois de novembre, et la neige s'attardait à l'ombre et dans les fossés, mais elle était vieille, sèche, friable comme de la meringue. Descendu des Rocheuses par le versant sous le vent, il foulait la prairie vallonnée qui s'étend de l'Alberta jusqu'au Montana. Ayant laissé derrière lui le seul vrai foyer qu'il eût connu, il cheminait vers la frontière.

Les journées étaient froides, mais le soleil brillait impitoyablement. À midi, Moreland cuisait dans son manteau ; la nuit, couché sur le sol glacé, il frissonnait et geignait comme un chien. Après quatre jours et quatre nuits, ses pieds étaient dans un piteux état. Il les imaginait couverts de sang, sans se décider à retirer ses bottes pour y jeter un coup d'œil.

Il avançait en rase campagne. À l'est, des herbes hautes et des arbres rabougris s'étiraient jusqu'à l'horizon, mais, à l'ouest, le terrain se fondait dans la silhouette des montagnes, semblables à des nuages. Depuis des jours déjà, il avait perdu de vue les crêtes qu'il considérait comme son chez-lui, et il voyait maintenant défiler des sommets dont il ne gardait qu'un souvenir flou et lointain du temps de sa jeunesse, des formes à demi familières, visages de connaissances anciennes. Il avait volé tout ce qu'il avait pu dans un relais de rangers aux environs de Banff, y compris un havresac, une hachette, des allumettes

et un manteau sur lequel on avait écrit au pochoir ROCKY MTNS PARK sur les omoplates et STN 153 sur la poitrine. Rien pour chasser. Pas de fusil ni même de couteau.

Les émanations de la viande séchée qu'il transportait dans le sac avaient fini par traverser la barrière de toile et lui soulevaient le cœur. Tenant le sac contre son ventre, il en retourna fébrilement le contenu jusqu'à trouver les dernières bandelettes de chair, qu'il sema derrière lui. Ensuite, ce fut le carré de toile cirée puant dans lequel elles étaient emballées qui virevolta et se posa à la façon d'un minuscule parapluie sur une touffe d'herbes. Saisissant la hachette, il envisagea de la jeter, elle aussi, afin de se débarrasser de son poids, mais sa main refusa de s'ouvrir; comme la hachette était d'une grande utilité, il la remit dans le sac. Il avait une de ces soifs, sacré nom de Dieu, et il rêvait en marchant, rêvait d'une rivière, de boire des gallons d'eau à même une rivière glacée.

Un après-midi, il tomba sur une ravine où s'entassaient de jeunes arbres. Le fond en était pratiquement à sec, mais, à force de creuser, il put s'abreuver à une sorte de flaque boueuse. Puis, roulant de côté sous le couvert des buissons, il dormit comme une souche. Quelques heures plus tard, dans le jour déclinant, il s'éveilla, les membres raidis, secoué de tremblements.

Cette nuit-là, il se retrouva sur la route qu'il cherchait. Il la suivit, comme prévu, jusqu'à la guérite du poste-frontière de Sweetgrass, entre l'Alberta et le Montana. Il s'arrêta devant le guichet plongé dans le noir, vacillant sur ses jambes engourdis. Dans le ciel, une lune pareille à une pièce d'argent. Pas un souffle de vent; le monde était parfaitement immobile, si silencieux qu'il entendait ses oreilles bourdonner. Planté comme un idiot devant la cabane, William Moreland attendait le douanier. Il promena ses yeux vides autour de lui et en vint lentement à la conclusion qu'il devrait sans doute faire quelque chose.

Derrière la guérite se trouvaient une petite maison à pignons et un enclos sans cheval. Du côté de la cuisine, une automobile était montée sur des cales. Pas la moindre lumière, cependant. Moreland essaya d'appeler, mais sa gorge sèche ne produisit qu'un sifflement; c'était la première fois qu'il tentait de parler

en plus d'une semaine. Cet homme, comme il se doit quand on franchit une frontière, attendait donc patiemment, cherchant à attirer l'attention d'un officier pour qu'on s'occupe de lui, mais il se révélait incapable d'émettre le moindre son, tandis que le douanier dormait profondément, à l'abri des regards.

Une chouette surgit des ténèbres et se posa sur un des pignons de la maison. Elle et Moreland s'observèrent sans ciller jusqu'à ce que le rapace s'envole silencieusement vers l'ouest.

Moreland était conscient de l'absurdité de la situation : il s'agissait de la frontière entre deux pays, certes. Mais il était au milieu d'une mer d'herbes, de prairies vallonnées, de vent, d'animaux, de poussière et de graines, une mer qui s'étendait de chaque côté de cette ligne imaginaire. Quinze ans plus tôt, il ne se serait pas arrêté, n'aurait même pas songé à s'arrêter. En fait, il ne se serait pas approché du poste-frontière. En toute insouciance, il aurait poursuivi son chemin, paisible et solitaire, ni sauvage ni apprivoisé, seulement solitaire. À présent, il vivait depuis si longtemps avec d'autres qu'il avait oublié cette partie de lui-même. Il mit donc du temps à comprendre que le monde de la nature, qui avait défini des lustres plus tôt son territoire et sa conception de l'ordre, attendait simplement qu'il se détache de nouveau des êtres humains.

Il encadra son visage dans ses mains et l'appuya contre la mince fenêtre. Dans l'obscurité, il distingua un comptoir en bois et un haut tabouret. Il fit le tour de la guérite et poussa la porte. À l'intérieur, il vit une tablette sous le comptoir où se trouvaient quelques romans à l'eau de rose, une assiette propre et une fourchette, des abeilles et des miettes d'abeilles mortes depuis longtemps. Plus bas, il découvrit, vissée au plancher, une petite boîte en métal. Sur le couvercle était posé un lourd cadenas, ouvert, avec la clé fichée dedans. Il empoigna le cadenas et ouvrit la boîte.

Moreland passa un long moment à regarder le pistolet. Colt à simple action, modèle militaire. Il y avait aussi quelques cartouches, dont certaines d'un calibre différent qu'on semblait avoir rangées là par souci d'ordre domestique. Il songea à s'emparer de l'arme, mais il finit par rabattre le couvercle, remettre le cadenas dessus et refermer la porte de la cabane en laissant

les lieux dans l'état où il les avait trouvés. Il sortit dans la nuit et marcha vers le sud, toujours vers le sud, naviguant au milieu d'un vaste néant d'herbes. Un océan d'herbes.

Le surlendemain, Moreland trouva à ses pieds deux rubans d'acier, ceux-là mêmes de la ligne de chemin de fer qu'il cherchait depuis le début. Il se mit à marcher au milieu. Ce jour-là et le suivant, il ne vit ni n'entendit aucun train, n'aperçut personne à l'horizon, pas la plus petite route. Que des faucons, des grouses et d'autres oiseaux qu'il n'aurait su nommer.

Dans la nuit, il se réveilla, sûr que son fils était avec lui – « Arrête de gigoter, Jack » –, mais il se découvrit seul, allongé par terre. Un lapereau explorait la manche de son manteau. Immobile, Moreland laissa l'animal grimper sur sa poitrine et mordiller ses boutons, étudier ses revers, goûter le sel au creux de son cou. Sa main s'éleva dans l'intention de lui faire une caresse, mais le minuscule animal s'enfuit. Un instant plus tard, la même main se posa sur les yeux de Moreland pour oblitérer les étoiles et il s'abandonna aux larmes.

Il la voyait sans cesse, sa femme magnifique, morte dans son lit, recroquevillée à la façon d'un enfant endormi. Il la voyait sans cesse dans cette position, il ne voyait rien d'autre.

Les journées se faisaient de plus en plus chaudes, et Moreland était sec et léger comme du petit bois, habité par la seule certitude du lieu où le menait cette voie ferrée déserte. Comme mû par la force de la gravité, il progressait vers son but, sans répit, sans pensée. Et le jour où il fit son entrée dans la ville minière de St. Croy, au Montana, et ouvrit la porte d'un petit café bondé, il ressemblait à une de ces créatures épouvantables issues de la mythologie. Brûlé par le soleil, l'air de peser la moitié de son poids naturel, il avait la couleur de la vase dans laquelle il avait dormi. L'uniforme qu'il avait volé était parsemé de fruits de bardane, et encore plus ses cheveux. Il boitillait. Tout son corps lui faisait mal. Il flotta jusqu'à une banquette, déjà enivré par de chauds arômes de cuisine, tira sur son pantalon et s'assit délicatement. On pouvait voir ses mollets, comme des bâtons, qui sortaient de ses bottes.

La serveuse terrifiée porta une main à sa gorge. Moreland esquissa un sourire qui se voulait amical, mais la tentative échoua lamentablement. Devant ce qui ressemblait davantage à une grimace, la serveuse détala bruyamment vers la cuisine, où elle alerta un homme noir de grande taille qui, campé près de la porte, s'essuyait les mains sur un linge et regardait Moreland de travers. C'était le propriétaire. Il s'avança jusqu'au box où avait pris place Moreland, déposa un menu en carton devant lui et attendit la commande. Le doigt le plus sale de la création indiqua en tremblant un soda à la cerise Cheerwine et une assiette de jambon rôti, de purée de pommes de terre et de carottes, puis revint sur le soda. Moreland semblait tenir par-dessus tout au soda. De sa main gourde, il posa trois pièces de monnaie sur la table.

D'un geste, le patron fit tomber les pièces étrangères dans sa paume comme des miettes, les retourna d'un air blasé et les rendit au client. « Sinon, ça va ? » demanda-t-il à voix basse.

Moreland perçut la générosité du mouvement. Les yeux humides, il tenta de tirer un son de sa gorge sèche. « Je lui ai fait peur. Désolé. »

Le cuisinier sembla amusé. « Ouais, elle est comme ça. Elle a peur de son ombre. Il faut dire que t'as l'air... d'un déterré.

— Navré.

— T'en fais pas. Un homme a le droit de manger. » Il enfonça les pouces dans les courroies de son tablier et toisa son client. « T'es sur la route depuis longtemps ? »

Moreland balaya la salle des yeux, comme pour faire le décompte des jours et des semaines.

« Comment tu t'appelles ? »

À cause de la fatigue, de la faim ou parce qu'il n'était pas tout à fait lui-même, William Moreland commit une erreur : il donna son vrai nom.

D'un geste, le cuisinier désigna l'uniforme de ranger trop grand avec ses lettres blanches au pochoir. « Tu viens pas du Canada, hein ? T'es pas né là-haut, je veux dire. »

Moreland sembla remarquer son habillement pour la première fois, l'étonnant spectacle qu'il offrait, et il donna

l'impression de vouloir disparaître dans le col du manteau. Il secoua la tête. «Idaho, parvint-il à articuler.

— Ouais, j'en étais sûr, lança l'autre d'un air satisfait. T'as pas l'accent.» Il repartit vers la cuisine sur ses longues jambes.

Les regards curieux mais discrets des autres clients, les chuchotements. Le chuintement de la distributrice de soda et le tintement des couverts. Un buffet plein de tartes. Une rangée de sucriers, une pile de serviettes blanches pliées. Peu à peu, l'arôme du jambon frit satura la salle. Moreland ferma la bouche et essaya d'avaler sa salive.

Derrière lui, une femme parlait trop fort. «Regardez-moi ça, dit-elle. Voilà ce qui nous attend. C'est moi qui vous le dis. Notre pays est en faillite, nos meilleurs garçons, ou bien ils sont morts, ou bien ce sont des épaves, comme lui. Non, je ne me tairai pas. On s'en fout de cette guerre stupide, non?»

Même si cela le mettait à la torture, William Moreland attendit patiemment son repas. Il glissa les mains entre ses genoux pour les empêcher de trembler. Il n'était ni un soldat de retour de la guerre, ni un ranger, ni un homme bon. Et, à son grand étonnement, il avait la ferme intention d'en devenir un pire encore.

Deux

Deux rangées de maisons de mineurs identiques se faisaient face de part et d'autre de la voie ferrée, leurs ombres obliques dans le clair de lune. D'une hauteur au sud de la mine de St. Croy, Moreland s'émerveillait des transformations subies en près de trois décennies par l'endroit où il avait autrefois travaillé. La dernière fois qu'il était venu ici, il avait une vingtaine d'années. Appuyé à la montagne, le même vieux chevalement se dressait du côté nord. Dans la vallée, il apercevait le champ où les trains décrivaient une ample boucle qui les ramènerait vers l'est. Désormais, il y avait sous le carreau un nouveau toboggan en métal, soutenu par de solides tréteaux. Son vieux baraquement avait disparu. En fait, tous les baraquements avaient été remplacés par des dizaines de maisons uniformément espacées, munies d'un toit à deux pans, de fenêtres vitrées et de toilettes extérieures. Dans certaines, on devinait même la présence d'enfants.

Où s'était-il trouvé, son baraquement? Moreland reconnaissait l'entrée de la mine dans laquelle il s'était engouffré soir après soir de même que les voies ferrées, toujours au même endroit, mais tout le reste semblait avoir été gauchi – entassé pêle-mêle, plus petit qu'avant, pas à sa place.

Il longea le flanc ouest de la mine et gravit le versant nord de manière à se placer derrière le chevalement. De là, il se laissa glisser au milieu des rochers jusqu'à un surplomb, où il put se coucher confortablement sur le ventre et examiner la plateforme du receveur, ou du moins ce qui en tenait lieu dans

cette mine, que joutait le bureau exigu construit à l'intention des contremaîtres et des teneurs de livres. En porte-à-faux à flanc de colline, la structure de bois permettait à ces hommes d'embrasser du regard la plus grande partie du dépôt, les voies ferrées, le culbuteur, les fours à coke, tout. Des années plus tôt, c'est là qu'on gardait l'argent; pour autant qu'il pût en juger, rien n'avait changé. Combien de fois, en franchissant l'entrée de la mine, avait-il levé les yeux vers ce bureau et vu des silhouettes aller et venir dans la lueur des lampes? Et là, il le contemplait d'en haut. Le bureau était plongé dans le noir et Moreland ne dénotait aucun mouvement. Le menton appuyé sur la pierre froide, il attendit.

De longues minutes plus tard, il balança son sac au-dessus de la plateforme et le lâcha. Après une chute d'une dizaine de pieds, la hachette, toujours à l'intérieur, heurta les planches avec un *bang* si retentissant que Moreland recula en crabe jusqu'au feuillage, où il se terra en tendant l'oreille, au cas où il y aurait du mouvement dans le bureau, et balaya des yeux la route et tout le site.

Trois minutes plus tard, pas de bruits de bottes, pas de visages intrigués dans les lointaines fenêtres des maisons de mineurs, et pourtant il était paralysé, incapable de commencer. Les yeux fermés, il écouta le vent soupirer à travers les buissons. *Lève-toi, tu y es presque*, lui souffla la voix de Mary. Et enfin il rampa, à plat ventre sur son perchoir, se laissa tomber sans bruit sur la plateforme, repoussa le sac dans l'ombre du bout du pied, puis, tel un spectre, passa devant une rangée de fenêtres et atteignit enfin la porte en chêne du bureau des contremaîtres. À sa grande stupeur, la poignée ne lui offrit aucune résistance. Avec deux doigts, il poussa la porte et entra. Puis il scruta l'obscurité.

Le coffre-fort était neuf, comme beaucoup de choses à St. Croy. Inutile de verrouiller la porte de son bureau quand on dispose d'un matériel de cette qualité. Le coffre d'un noir mat, qui lui arrivait à la poitrine, était muni d'une épaisse poignée en laiton et d'une serrure à combinaison décorée d'un motif en filigrane. Il reposait plutôt délicatement sur des pieds tout petits, au centre du vaste carré en métal que ses propriétaires

avaient fait installer pour répartir sa masse sur le plancher et éviter que les pieds trouent le vieux bois. S'approchant du coffre, Moreland découvrit des égratignures et des bosses sur tout le pourtour, signe que des mineurs ivres avaient vainement tenté de l'ouvrir.

Reprenant son sac sur son épaule, il s'autorisa un profond soupir, presque un sanglot. Pourvu que la dynamite soit entreposée au même endroit qu'avant.

Au fond, il savait que ça ne marcherait pas, mais il risqua quand même le coup. Parce que c'est ce que Mary aurait voulu. Pendant que les mineurs de nuit étaient à des heures de remonter à la surface et que ceux de jour dormaient du sommeil du juste, il glissa sous la poignée du coffre quatre bâtons à moitié remplis d'extradynamite Aetna, avec une force pondérale combinée de quatre-vingts pour cent. On eût dit des cigares dans la poche de poitrine d'un veston. Puis il alluma les mèches longues d'un pied et descendit en courant jusqu'au milieu de l'escalier extérieur, où il s'enroula comme un fœtus.

Côté destruction, Moreland n'en était pas à ses premières armes. Il avait eu recours à des charges de dynamite pour abattre des arbres et ouvrir des routes ainsi que dans des mines, notamment ici même, à St. Croy. Comme dynamiteur, il était si prudent, si agile et si futé qu'on avait fini par lui confier ce seul travail. William Moreland avait le pied sûr, mais il était rapide surtout. C'était donc à lui que revenait d'éliminer les vieux explosifs instables de la mine en entrant par la gueule béante qu'il avait sous les yeux en ce moment même, tandis que les hommes hurlaient : « Le v'là ! » Il pénétrait seul dans la mine évacuée, une lampe se balançant à sa ceinture. De ses mains gantées, il tenait les bombes, auxquelles s'accrochait le givre d'explosif cristallisé, semblable à du gros sel, que les gaines de papier avaient laissé suinter. Précautionneusement, il marchait jusqu'à un puits abandonné où, tel un diable d'opéra, il ouvrait les mains et laissait tomber les bâtons dans le noir. Après deux courtes inspirations, ils atterrissaient sur le tas invisible de déchets jetés là pêle-mêle – wagonnets cassés, treuils, roues et manches de pics, bouts de corde et vêtements pourris,

boîtes de conserve, squelettes de chevaux. Parfois, dans l'air confiné du puits, Moreland détectait un bruit sourd et recevait comme un coup au corps. D'autres fois, non. Il se débarrassait toujours des gants, les regardait descendre dans le trou en papillonnant. Jeune et suffisant, à l'époque, William Moreland remontait à grandes enjambées le gradin solitaire, sa lanterne brandie bien haut, son visage exsangue fendu d'un large sourire, précédé d'un infime point de lumière.

Les particularités du bois, de la pierre et de la terre caillouteuse, de l'explosion et de l'implosion, de l'impact et de la dispersion, lui étaient donc aussi familières que ses propres mains. Mais ce coffre-fort était fait d'acier massif. Le résultat fut celui qu'il attendait. Sous l'effet de la déflagration, le coffre se renversa, les fenêtres se changèrent en poignards volants et la moitié du plancher fut soufflée. Un rugissement atroce se fit entendre. Dans le silence qui s'ensuivit, tout le contenu de la pièce entreprit de glisser lentement par le trou aux bords irréguliers. Un objet à la fois, le matériel de bureau tombait dans le monde extérieur.

La plaque de métal sur laquelle reposait le coffre ricocha sur un tréteau, dévala la colline et s'incrusta dans un four à coke sur une profondeur d'un pied. Ayant évité le tréteau, le coffre atterrit dans un bruit de tonnerre et glissa tout le long de la pente rocailleuse en émettant un horrible grincement avant de s'immobiliser. Sa porte, bien sûr, resta hermétiquement fermée. Les fines volutes de fumée qui s'en dégageaient laissaient croire qu'un feu couvait à l'intérieur. Enfin, de ce bureau en ruine tomba une pluie de papiers et de fragments de verre tintinnabulants. Une chaise en osier à laquelle il ne restait que deux pieds rebondit sur le coffre et s'engagea sur la route en virevoltant gaiement. Et lorsque le premier mineur curieux s'encadra dans la porte de sa maison, Moreland avait depuis longtemps disparu.

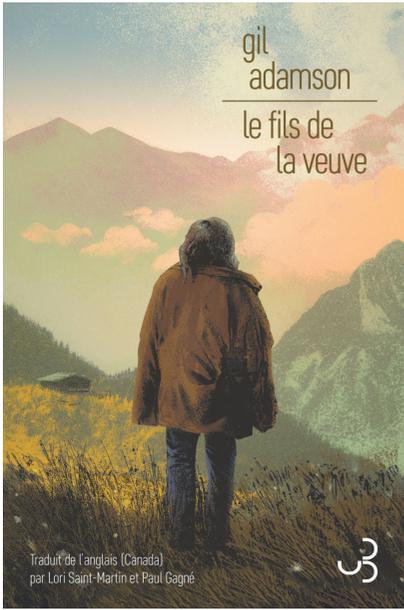
Ce fut l'incident le plus bizarre et le plus festif qu'eût connu St. Croy depuis l'année précédente, depuis le jour où le prêtre, type aimable mais sénile, avait perdu la boule en plein sermon et s'était mis à raconter avec un luxe de détails pornographiques les récits qu'on lui avait faits en confession. Ce cambriolage

Sources

Page 73 : Suétone, « Vie de Caligula », *Vie des douze Césars*, traduction de M. Cabaret-Dupaty, Paris, Garnier Frères, 1893, adaptée par J. Poucet, Louvain, 2001.

Pages 76 et 208 : Robert Louis Stevenson, *L'Île au trésor*, traduction de Déodat Serval, 1883.

Page 245 : Traduction très librement inspirée de celle qu'on trouve dans A. E. Brehm, *La Vie des animaux illustrée (Les mammifères)*, édition française revue par Zéphirin Gerbe, Paris, J. B. Baillière et Fils, [1870].



Le Fils de la Veuve **Gil Adamson**

Cette édition électronique du livre
Le Fils de la Veuve de Gil Adamson
a été réalisée le 18 mars 2022
par Christian Bourgois éditeur.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
ISBN : 9782267046205
ISBN PDF : 9782267046489
Numéro d'édition : 2540